

AUGUSTE KEUFER

FÊTE

DE LA

PROVIDENCE GÉNÉRALE

LE PROLÉTARIAT

Prix : ~~4 francs~~ 0.50

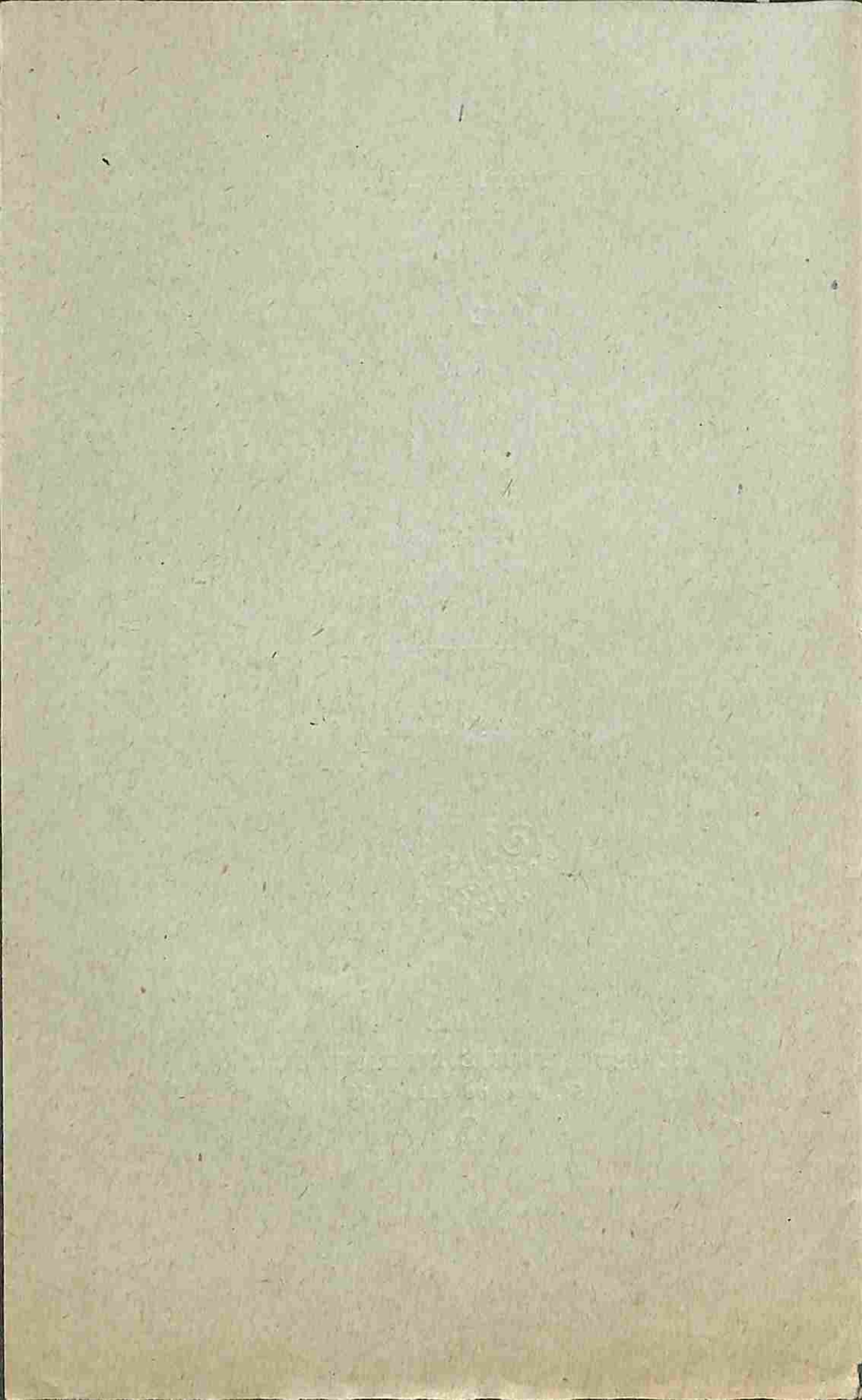


PARIS

REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

54, RUE DE SEINE, 54

1914



Monsieur Deherme
Cordial hommage
A. Keufer

AUGUSTE KEUFER

11-2-1911

FÊTE

DE LA

PROVIDENCE GÉNÉRALE

LE PROLÉTARIAT

Prix : 4 franc. *0.50*

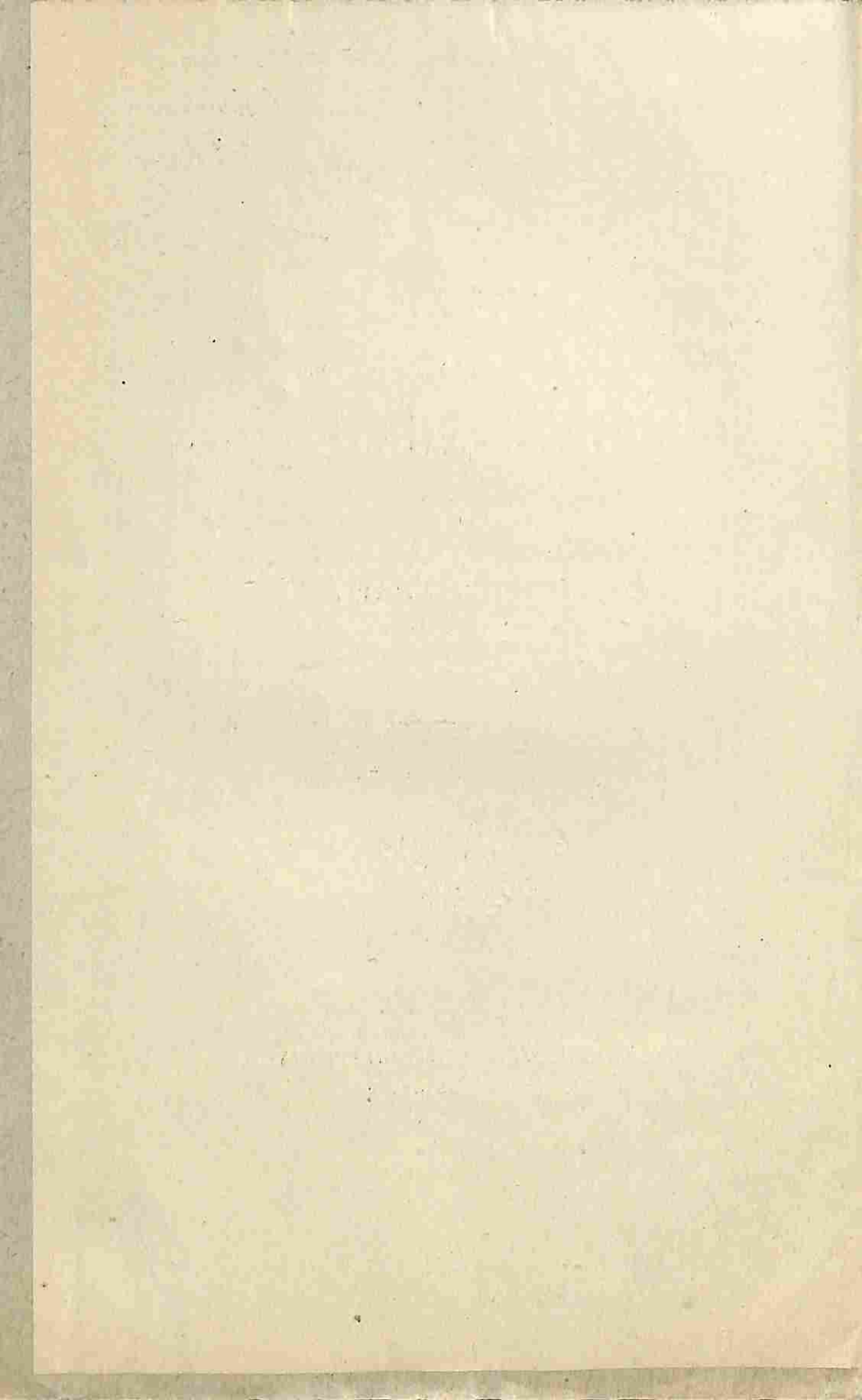


PARIS

REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

54, RUE DE SEINE, 54

1914



FÊTE DE LA PROVIDENCE GÉNÉRALE

LE PROLÉTARIAT ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

Nous célébrons aujourd'hui, d'après le tableau sociolatrique établi par Auguste Comte, le treizième mois du Calendrier abstrait, consacré au Prolétariat, considéré comme la Providence générale de l'Humanité.

L'institution de ces fêtes, dans la pensée du fondateur du Positivisme, a pour but de remplacer les manifestations cultuelles théologiques et par elles fortifier les liens fondamentaux qui unissent les individus, les familles, les générations dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Ainsi s'organise systématiquement le culte de l'Humanité pour la réalisation de cette belle formule de perfectionnement moral : « Vivre pour autrui ».

Mais, pour célébrer dignement cette fête de la Providence générale, nous devons d'abord adresser une invocation à la masse des générations passées qui nous ont transmis tant de richesses accumulées dans tous les pays, sous toutes les latitudes. Les luttes soutenues contre les lois rigoureuses de la nature, contre la violence des éléments, contre les convoitises suscitées par la concurrence sauvage entre les hommes et les hordes primitives, ont été la source de misères, de carnages, d'odieuses tyrannies pendant les siècles qui nous ont précédés.

(1) Discours prononcé le 21 juin 1914, au siège de la Société Positiviste internationale, 54, rue de Seine, par A. Keufer.

Rappelons-nous donc, en ce jour, que des millions d'humbles travailleurs assurent l'existence régulière de tous les peuples par un pénible et incessant labeur.

Pensons à ces travailleurs des champs, toujours menacés de voir le fruit de leurs fatigues détruit par les intempéries; aux travailleurs de la mine, exposés aux pires catastrophes, risquant chaque jour leur existence; aux travailleurs des grandes entreprises métallurgiques qui fournissent les puissantes machines, l'outillage merveilleux nécessaires à la production et à la circulation modernes; pensons aussi aux travailleurs des grandes usines de l'industrie du verre, du vêtement, de l'alimentation, où s'étiolent de nombreux ouvriers des deux sexes pour assurer à l'ensemble de la société une existence plus confortable; et enfin aux travailleurs dont la vigilance assure la sécurité de tous ceux qui traversent les océans ou circulent sur les longues voies ferrées qui sillonnent tous les pays.

Mettons-nous en communication par le cœur avec cette multitude de travailleurs utiles et modestes, pour rendre justice à cette Providence réelle qui garantit l'existence générale, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel et moral. Par cet hommage nous détruirons l'opinion fautive d'une grande partie du public qui voit dans cette qualification de prolétariat une appréciation humiliante et place ceux qui y sont compris dans des conditions d'infériorité sociale.

Auguste Comte, au contraire, en assignant au prolétariat les importantes fonctions qu'il remplit réellement en sa qualité de providence générale, a glorifié le travail, la générosité de cœur, le désintéressement de la masse des humbles, rivés depuis les temps primitifs aux ingrates mais fécondes besognes.

Personne, mieux que le fondateur du positivisme, n'a historiquement apprécié par quels efforts séculaires les masses populaires sont parvenues à la situation actuelle, quelles luttes elles ont soutenues sous les divers régimes de l'esclavage et du servage. Ces longues et douloureuses étapes ont été la source d'une admirable énergie, de souf-

frances physiques et morales ; elles ont conduit le prolétariat au régime du salariat moderne qui pose le plus angoissant problème.

Les immenses richesses créées et transmises par les innombrables générations passées n'ont pas la destination sociale que leur origine devrait leur assurer ; le prolétariat, collaborateur de tous les temps, est toujours privé des satisfactions légitimes et équitables que ces capitaux devraient lui procurer.

Ce n'est pas une simple conception de l'imagination qui donne au prolétariat le rôle de Providence générale. L'observation des phénomènes qui touchent à l'existence collective confirme, justifie cette appréciation. « Le prolétariat, dit Auguste Comte, est la masse sociale d'où émanent, comme autant d'organes nécessaires, les diverses classes spéciales ».

Cette définition, quoique sommaire, n'en est pas moins claire, elle correspond à la réalité, car il est exact que toutes les classes sociales, sans remonter bien haut dans la longue série des générations, puisent leur origine dans le prolétariat, creuset d'où sont extraites et dans lequel retournent sans cesse les individualités éminentes qui se sont distinguées dans tous les domaines comme celles qui, accablées par les épreuves de la lutte, n'ont pu se maintenir dans une sphère supérieure.

Mais en dehors de ceux qui, par un effort personnel, persévérant, par leur énergie ou leur intelligence, se sont placés au-dessus de la masse populaire, il reste le prolétariat, suivant le Calendrier abstrait de Comte, qui se subdivise en quatre catégories dont chacune a des attributions différentes dans la société.

Voici comment Auguste Comte décompose le prolétariat :

1° Le prolétariat actif, ou l'ensemble des travailleurs manuels dont les fonctions sont essentielles pour assurer la vie matérielle des individus.

Dans l'invocation par laquelle nous avons commencé cette manifestation, nous avons indiqué les services rendus

par les travailleurs attachés aux différentes branches de l'industrie.

Au prolétariat actif, Aug. Comte associe les inventeurs, compris dans la fête de la Providence générale. En effet, si nous devons célébrer le travail quotidien, les peines supportées par les millions de travailleurs, il est impossible d'oublier les services inappréciables que les divers inventeurs ont rendu par leurs patientes recherches, par leurs audacieuses expériences, par leurs énergiques efforts et aussi par leurs sacrifices méritoires.

Les inventeurs principaux, dont les découvertes merveilleuses ont transformé si profondément la vie économique, intellectuelle, sociale de l'Humanité, sont compris dans le Calendrier positiviste. Citons d'abord Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, dont l'influence sur le développement de la civilisation a été prodigieuse. L'imprimerie permet la conservation et la reproduction, la diffusion de tous les travaux des savants, des penseurs, des philosophes, des poètes, des littérateurs ; tous les individus, au fur et à mesure que les loisirs et l'aisance se répandent, peuvent bénéficier des bienfaits de la lecture. La découverte de l'imprimerie a été le plus puissant agent d'éducation, mais il contribue aussi au gaspillage et à la perversion de l'esprit lorsque l'homme ne sait pas choisir ses lectures, qu'il s'agisse des livres ou des journaux.

Puis vient Christophe Colomb, le grand navigateur génois, qui a découvert l'Amérique ; Vasco de Gama, le grand marin portugais. Ils ont ouvert au commerce et à l'industrie des voies nouvelles et facilité les échanges, l'interpénétration des peuples des divers continents.

Vaucanson, puis Jacquard, grâce à leurs découvertes, ont créé et perfectionné cette importante industrie de la fabrication des étoffes, de ces utiles et superbes tissus dont nous faisons nos vêtements et l'ornement de nos appartements.

James Watt et Denis Papin, inventeurs de la machine à vapeur qui fouille la terre, qui emporte les voyageurs dans l'espace, qui transforme la matière, qui féconde l'industrie.

Enfin Montgolfier, l'inventeur du ballon, précurseur de la navigation aérienne, des audacieux et énergiques aviateurs modernes.

A ces noms illustres, fondateurs de l'industrie moderne, ajoutons tous ceux qui, par leurs laborieuses investigations, par leurs ingénieux travaux, sont devenus les précieux auxiliaires ou les guides des praticiens.

Il serait intéressant d'indiquer avec plus de développement le résultat immense des travaux, des transformations, des améliorations réalisées par tous les inventeurs anciens et nouveaux, de démontrer combien les inventions, basées sur les sciences, ont contribué à développer la production manuelle et à augmenter le bien-être par l'abondance des produits. Mais ce serait là une tâche que nous ne saurions accomplir dans ce simple exposé.

2° Dans le prolétariat est compris aussi le sexe affectif dont la mission exclusivement domestique ou familiale et morale joue un si grand rôle dans le fonctionnement et l'évolution de la société.

A aucun moment, à notre avis, la conception d'Aug. Comte sur la mission sociale de la femme aurait plus besoin d'être enseignée et appliquée qu'aujourd'hui. Une dangereuse confusion entre la véritable équivalence des fonctions et l'irréalisable égalité trouble profondément tous les esprits.

3° Dans le prolétariat il faut également classer tous les contemplatifs, désarmés contre les exigences de la lutte économique. Intellectuellement et moralement bien doués, ils manquent de l'énergie nécessaire pour affronter la lutte pour la vie, les rivalités, les obligations que crée la concurrence entre les individus. Par leurs qualités intellectuelles ils peuvent devenir des collaborateurs utiles pour exercer une action sociale.

Ces prolétaires contemplatifs, dont il ne faudrait pas exagérer le nombre, peuvent être, suivant les circonstances, les auxiliaires utiles du pouvoir spirituel et devenir d'utiles défenseurs de la masse des travailleurs.

4^o Citons, pour terminer cette sommaire nomenclature, le *prolétariat passif*, dans lequel Aug. Comte a classé les mendiants. Les temps anciens connaissaient l'ordre des mendiants, respectés par leur caractère, pour le concours indépendant qu'il prêtaient à la propagande des idées religieuses, par les vœux de pauvreté qu'avaient faits les membres de cet ordre. Mais ce n'est pas cette catégorie de mendiants qui est exclusivement comprise dans le *prolétariat passif*. Il s'agit des mendiants, passionnés de liberté, sans sécurité matérielle, vivant de la générosité publique.

Il peut paraître, à première vue, qu'en accordant une place normale aux mendiants dans l'organisation sociale, on constitue le droit à la paresse. Il n'en est rien. Il faut seulement reconnaître qu'il y a parmi les hommes des individus d'un caractère difficilement disciplinable, préférant la liberté, la vie errante, l'insécurité, à l'obligation de se soumettre constamment aux exigences d'un travail régulier, exécuté dans un lieu clos.

Mais l'évolution sociale qui s'est accomplie fait disparaître de plus en plus la catégorie de mendiants dont parle Aug. Comte en rappelant à ce propos le langage de saint François-d'Assise.

Cependant, il reste toujours des prolétaires d'une classe spéciale : ce sont ceux qui, en possession d'un métier, sont d'une permanente instabilité. D'un caractère exagérément indépendant, ils vont, comme autrefois les compagnons, vivant de peu, soutenus exclusivement par la générosité de leurs camarades professionnels. Affiliés à une organisation ouvrière, animés de bons sentiments, ils sont souvent capables de propagande utile ; ils peuvent soutenir des causes justes et parfois contribuer à l'amélioration des conditions de travail de leurs compagnons éventuels et temporaires.

La vieille institution du *viatique* ou *viaticum* dans les organisations ouvrières anciennes, et même dans les organisations modernes, contribue à soutenir cette catégorie de travailleurs ; ils ne sont pas des mendiants dans le sens vrai du terme, mais ils vivent dignement au moyen des

secours qui leur sont statutairement délivrés ; ils peuvent ainsi faire leur tour de France et même de l'étranger, car il existe des contrats de réciprocité entre les diverses organisations ouvrières, les Fédérations corporatives de l'Europe.

Les diverses catégories sociales dont nous venons d'esquisser la composition forment l'ensemble du prolétariat, d'après le Calendrier abstrait que nous apprécions aujourd'hui.

Indiquons maintenant quelles sont les fonctions essentielles qui lui sont assignées et qui lui méritent le beau titre de Providence générale.

Toutes les classes sociales, nous l'avons dit, ont leur racine dans la masse du prolétariat, qui assure la succession des générations. C'est par les familles prolétaires qu'est réalisée la régénération de notre espèce, fonction importante qui jetterait, dans la marche de l'Humanité, la plus grave perturbation si elle était négligée, abandonnée, suivant les théories répandues non seulement dans les classes aisées, qui donnent depuis longtemps un si décourageant exemple, mais encore dans les milieux ouvriers, par une fausse conception des conditions de sécurité et de bien-être.

La famille, quoi que puissent dire les communistes, est la cellule sociale nécessaire à la création, à la formation physique et morale de l'individu ; elle est le fondement nécessaire de la commune et de la patrie.

Pour la création et le fonctionnement moral de la famille, le sort de la femme doit être assuré, il appartient à l'homme de la nourrir, sans nuire à sa dignité, et lui permettre de remplir convenablement ses fonctions d'épouse, de mère, de conseillère et d'éducatrice, en la préservant du travail extérieur.

Nous devons en excepter les femmes obligées de pourvoir elles-mêmes à leurs moyens d'existence, femmes céli-

bataires, veuves, etc... Le travail extérieur leur est ordinairement imposé.

Attirée par les décevantes jouissances matérielles, et sous prétexte de liberté, de droit au travail, la femme déserte le foyer, encouragée à cette désertion par les administrations de l'État, celles de l'industrie, du commerce, par le patronat en général, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, préoccupés exclusivement des avantages que procurent de bas salaires, sans souci des effrayantes conséquences morales et sociales du travail extérieur de la femme. Le nombre augmente des femmes qui ne veulent plus remplir leur mission maternelle, si difficile, il est vrai, mais si belle, pour la confier à des mercenaires. C'est là une des causes les plus vraies de la criminalité juvénile et générale, une des raisons indéniables de l'alcoolisme.

On ne veut pas comprendre quelle funeste déperdition de forces morales entraîne la stérilité volontaire des ménages !

Les prolétaires les plus actifs, ceux qui se sont inspirés des idées de Proudhon au point de vue économique, n'osent déclarer que fort timidement leur préférence pour le maintien de la femme dans la famille, alors que ce remarquable écrivain-philosophe avait énergiquement affirmé que la place de la femme était au foyer, où elle est si nécessaire pour l'éducation des enfants, pour la protection et le soin des vieillards, des malades, au lieu de recourir à l'assistance publique, aux hôpitaux, aux asiles, aux crèches, moyen commode de se débarrasser de ses devoirs, de ses obligations familiales !

Au milieu du désordre politique et social, en présence des abus de la richesse, de l'oubli des devoirs *par toutes les classes de la société*, le prolétariat a une fonction également importante à remplir : en raison du nombre qu'il représente et des conséquences sociales qui résultent pour lui des perturbations économiques et politiques, il doit remplir la fonction d'*appréciation*. D'une manière constante et énergique, avec l'appui des femmes, des philosophes, il doit examiner et apprécier les actes du pouvoir

exécutif, des législateurs, du patronat, des fonctionnaires, de tous ceux enfin qui disposent d'une parcelle d'influence sociale ou politique.

Cette fonction d'appréciation, plus efficace qu'elle ne paraît aux esprits qui ne se donnent pas la peine d'analyser les faits, entre dans les aptitudes du prolétariat en raison du désintéressement habituel et du sentiment social qui l'animent. Le devoir pour tous ceux qui, par leur activité, leur valeur intellectuelle et morale, peuvent devenir de précieux défenseurs de la cause ouvrière, doivent rester dans le rang, renoncer à toute ambition politique ou de direction patronale et se consacrer avec dévouement au service du prolétariat qui a besoin de tels organes.

Cruellement atteint dans sa sécurité matérielle, dans les conditions de la vie de famille par les crises économiques, les circonstances difficiles de son existence lui donnent le droit d'intervenir pour apprécier la conduite de ceux qui assument la responsabilité et l'honneur de gouverner les citoyens, d'entreprendre et de diriger les affaires industrielles et commerciales pour acheminer le prolétariat vers son incorporation à la société, réforme que les positivistes considèrent comme capitale et sans laquelle il ne faudra jamais espérer jouir de la paix sociale.

Le positivisme, on le voit, assigne de lourdes, mais de nécessaires fonctions au prolétariat pour qu'il puisse conquérir sa place dans la société. Mais comment peut-il les remplir dans les conditions difficiles, mi-érables souvent, où il s'agite dans tous les pays ? Il se trouve en face d'un patronat tout puissant, dépourvu de sentiment social, d'un capitalisme sans patrie, qui dispose de toutes les forces sociales, armée, magistrature, clergé, pouvoir politique, et qui, pour défendre ses privilèges, combat d'une façon tyrannique les organisations ouvrières. Partout le prolétariat des deux sexes est asservi par les détenteurs égoïstes de ces forces sociales ; il a peu de loisirs pour acquérir une instruction supérieure, réservée aux classes riches qui exigent et accaparent les diplômes universitaires pour s'assurer la possession de tous les emplois. Comment, placé

dans une situation si défavorable, les prolétaires peuvent-ils acquérir des conditions sociales meilleures ?

Ici se pose la question la plus grave, la plus complexe ; elle vise les légitimes préoccupations de tous ceux qui cherchent une solution pratique au problème social, celle qui indiquera le remède à apporter aux souffrances, aux privations, aux misères de ceux qui, généralement, vivent encore en marge de la société.

Il n'est pas permis de se borner à de simples affirmations théoriques au bénéfice d'une doctrine. La probité, en cette circonstance, nous fait une obligation de mettre, sous les yeux des auditeurs, les principes sur lesquels reposent les diverses doctrines qui veulent apporter plus de justice, plus de sécurité, plus de bien-être au prolétariat. Cette méthode d'exposition facilite l'examen, la comparaison et le libre choix entre tel ou tel système de rénovation sociale.

Sous l'influence des difficultés que révèlent les réalités de la vie aux disciples des différentes doctrines sociales, et grâce aussi à l'action du positivisme, il est généralement admis dans tous les milieux qu'une transformation sociale profonde, définitive, doit être précédée par une éducation qui modifiera les opinions et les habitudes. Il y a donc, sur ce point, un accord unanime. Mais où surgissent alors de graves différences, c'est sur le caractère de cette éducation et les règles qui en seront la base.

Dès ce moment, apparaissent les divers systèmes qui, tous, se réclament de la science pour justifier les solutions préconisées : communistes, libertaires, individualistes, collectivistes, malgré les énormes contradictions qui les séparent. prétendent s'inspirer du matérialisme historique pour établir leurs conceptions sociologiques.

Les uns, pour détruire tous les abus et assurer à l'Humanité la jouissance équitable des produits du travail, veulent faire disparaître toute autorité par la suppression de tous les organismes sociaux : État, patrie, patronat, salariat, propriété, famille, magistrature, religion, armée, etc... Après avoir fait table rase de toutes les institutions trans-

mises par nos prédécesseurs, l'organisation harmonieuse de la société et la justice sociale seront assurées par les libres groupements ouvriers qui devront suffire à tout.

Les collectivistes, partisans de la suppression du patronat, de la propriété, entendent, au contraire, avec le concours de l'État et par la conquête des pouvoirs publics, reconstituer une meilleure organisation économique et sociale. Par l'usage du parlementarisme à l'usine, à l'atelier, au bureau, dans l'administration, on assurera le fonctionnement parfait de l'industrie, du commerce, des services administratifs et politiques.

Nous ne voulons pas nous livrer à de longues appréciations sur les contradictions manifestes qui existent entre ces deux solutions. Il suffit de signaler l'opposition irréductible entre la doctrine de Karl Marx et celle de Bakounine, entre les socialistes collectivistes et les anarchistes de diverses tendances.

Les uns sont les adversaires absolus du parlementarisme et de l'intervention de l'État, les autres en sont, au contraire, les dévots partisans.

Rappelons, en passant, que notre Maître était aussi un adversaire implacable du parlementarisme ; mais, contrairement aux prévisions d'Auguste Comte, les anarchistes et les prolétaires hostiles au parlementarisme repoussent non moins vivement la solution recommandée par le fondateur du positivisme. — Tout en combattant le parlementarisme politique, ses adversaires ouvriers l'introduisent avec tous ses vices dans l'administration de leurs organisations corporatives.

C'est entre ces deux conceptions que se partagent les militants autorisés du monde ouvrier. Ceux qui sont placés à la tête de l'organisation centrale de la C. G. T., quoique laissant timidement percer des dispositions à reconnaître l'utilité de l'action politique, restent encore favorables au système préconisé par Proudhon et par les anarchistes communistes : il consiste à assigner aux organisations syndicales et centralés la mission de se substituer totalement au patronat pour remplir les opérations multiples et

si difficiles de l'achat ou de l'échange des matières premières, des produits manufacturés, de l'appréciation, de la rétribution du travail, de la répartition ou de la distribution de tout ce qui est nécessaire à la vie individuelle et collective, locale, nationale et internationale.

Faisons un instant l'hypothèse que puisse se produire cette substitution de fonctions à une époque bien éloignée encore : elle exigerait une transformation d'autant plus profonde dans la mentalité du prolétariat et les opérations si complexes à remplir seraient d'autant plus difficilement exécutées dans l'intérêt général que chacun, suivant la doctrine communiste, aurait la faculté de produire selon ses forces et de consommer suivant ses besoins. Il ne faut pas oublier que l'homme a une puissance de consommation illimitée ; ses besoins sont insatiables et en outre la disposition au moindre effort est générale lorsque l'individu n'a pas un intérêt personnel pour stimuler son initiative et son activité !

Néanmoins, il faut rendre justice aux communistes des diverses écoles : ils posent énergiquement la question sociale et obligent les classes dirigeantes à sortir de leur quiétude égoïste.

Sans doute, bien des palliatifs sont proposés ; de tous côtés des remèdes anodins, qui maintiennent, avec l'apparence de la charité, les abus, les iniquités ; ils laissent le prolétariat dans sa situation médiocre, de subordination humiliante et de pénible insécurité.

Le positivisme apporte, lui aussi, une solution au problème social : elle a des points de contact avec la doctrine communiste sur l'origine et la destination sociales de la richesse, pour assurer plus de bien être au prolétariat. Mais une distinction importante sépare les deux doctrines, c'est la méthode d'appropriation que les communistes veulent rendre collective, alors que les positivistes déclarent que l'appropriation doit rester individuelle, car elle est une source d'initiative, d'énergie, d'indépendance. L'usage de la richesse est, pour nous, beaucoup plus important que sa possession.

L'indépendance, la liberté de l'individu, considérées comme es-essentielles par les positivistes aussi bien que par les communistes, ne sauraient être obtenues par le système marxiste, qui ne pourra assurer le concours de tous que par l'incessante et tyrannique intervention des fonctionnaires de l'État tout-puissant.

Pour les positivistes, le problème qui s'impose aux générations à venir, est l'incorporation du prolétariat à la société moderne, qui mettra un terme à la lutte de classes, non par la destruction ou la suppression de ces dernières, mais par l'élévation du prolétariat au niveau des différentes catégories sociales. Le prolétaire doit être justement considéré comme un fonctionnaire social au même titre que les autres emplois des administrations, de l'industrie, du commerce.

Cette réforme définitive de l'incorporation du prolétariat ne peut être réalisée qu'à deux conditions principales :

1^o En assurant aux prolétaires des deux sexes, comme aux autres classes, une éducation normale et générale ;

2^o En procurant un travail régulier qui donnera la sécurité matérielle à la famille, en permettant à la femme de remplir son rôle d'éducatrice.

Cette double modification dans le système d'éducation et dans l'organisation économique est conforme au but que poursuivent les diverses écoles ; sa réalisation rapprochera nécessairement les classes. Conformément à l'opinion générale, acceptée même dans les milieux ouvriers, la solution positiviste démontre que la rénovation sociale, quel que soit son caractère, exige d'abord une réforme complète des opinions et des habitudes, au moyen d'un enseignement nouveau, d'une plus haute culture morale. Cette éducation remplacera l'odieux individualisme, le matérialisme dégradant, en faisant prévaloir l'altruisme dans tous les actes individuels et collectifs. Cette réforme mentale et morale doit précéder la réorganisation politique et sociale, car les vices, les tares de notre société élèvent d'insurmontables obstacles à une rénovation générale et immédiate.

Avant de réaliser cette transformation définitive, quel

que soit le système social qu'on veuille instituer, une longue période transitoire s'écoulera, car l'Humanité ne procède pas par des réformes radicales dans les améliorations que poursuivent les individus ; c'est seulement par étapes successives que se réalisent les progrès, au fur et à mesure que les idées et les sentiments se modifient eux-mêmes sous l'influence des démonstrations de l'expérience.

Comment réaliser cette incorporation, sans laquelle, pour les positivistes, l'Humanité ne pourra atteindre l'état normal sous peine d'incessantes convulsions révolutionnaires ?

Cette première période, pendant laquelle l'éducation du prolétariat devra se former, sera longue ; l'action de l'opinion publique, à laquelle Aug. Comte attache une importance et une influence irrésistible dans l'avenir, ne se produira qu'au fur et à mesure où les prolétaires pourront intervenir en remplissant leur rôle d'appréciation, conseillés, soutenus par un pouvoir moral accepté, autorisé.

Instinctivement, pressés par les événements, résolus à réagir contre les pénibles conditions sociales qui leur sont faites, les travailleurs ont déjà ébauché une action commune destinée à la défense de leurs intérêts professionnels. Malgré l'état encore indécis, chaotique de leurs idées, les prolétaires reconnaissent la nécessité de recourir à l'opinion publique, elle-même tourmentée, incertaine, pour recevoir un appui à leurs revendications.

Sur ce point encore, le monde ouvrier, par ses actes collectifs, justifie les prévisions d'Aug. Comte.

De toutes les parties de la planète, avec une intensité variable, partout s'organisent les travailleurs pour l'amélioration des conditions de la vie matérielle, pour le respect de leur dignité et de leur indépendance. Ils affirment leur volonté de participer à la vie sociale commune.

Cette organisation ouvrière nationale et internationale, où la solidarité entre les forts et les faibles s'affirme de plus en plus, prend chaque jour une plus grande importance.

Le prodigieux développement de l'industrie, la domi-

nante influence du capitalisme cosmopolite, les relations internationales du patronat et de la banque imposent aussi l'entente internationale du prolétariat. Comme l'indique encore Aug. Comte dans le *Catéchisme positiviste*, provoquées par l'âpre antagonisme des intérêts, les coalitions ouvrières pour refus de concours « pourront prendre une « extension décisive en y faisant participer tous les collaborateurs occidentaux, même en dehors de la profession « compromise ».

La citation de cette importante opinion d'Aug. Comte nous fait un devoir de dire aussi qu'il s'élève avec non moins de fermeté contre toute violence, contre toute attitude qui pourrait compromettre l'ordre public.

On conçoit quelle puissance exceptionnelle une telle organisation pourra acquérir et quelle influence elle pourra exercer sur les phénomènes de la vie économique lorsque le patronat, oublieux de ses devoirs, abusant de sa puissance et de sa richesse, refusera d'assurer à ses collaborateurs de convenables conditions de travail.

Il faut signaler aussi, comme contre-poids à cette coalition ouvrière possible, la coalition patronale, qui opposerait la grève des entrepreneurs appelée *lock-out* et qui a eu récemment de cruelles applications. Cette moderne manifestation de la puissance patronale est la preuve que la richesse peut résister au nombre, plus difficilement disciplinable, surtout s'il n'est pas uni par une même doctrine, stimulé par des convictions communes, éclairé et soutenu par tous ceux qui peuvent faire intervenir l'opinion publique à titre d'arbitre impartial et désintéressé.

La coalition générale du prolétariat s'ébauche, elle s'annonce déjà sous une forme positive et pratique extrêmement intéressante par des manifestations imposantes en faveur de la paix : à Londres, à Berlin, à Paris, les représentants autorisés des Fédérations de métiers des divers pays de l'Europe ont participé à ces manifestations. Des Congrès professionnels internationaux se tiennent chaque année. Avec la solidarité corporative se développe la soli-

darité politique en faveur des relations pacifiques internationales, qui devien tront le régime normal de l'avenir vers lequel aspire l'Humanité.

Certes, il ne faut pas s'illusionner sur l'influence immédiate de ces manifestations. Les rivalités nationales, les intérêts économiques les rendront longtemps encore impuissantes ; et dans l'hypothèse où elles auraient une sérieuse influence pour contrecarrer les brutales annexions territoriales et les inavouables combinaisons politiques, elles seraient vite interdites et les organisations brisées par les gouvernements dont les plans criminels de conquête seraient gênés (1).

La preuve en a été donnée par les récentes et épouvantables fusillades du Colorado, où de nombreux travailleurs ont été exécutés pour avoir osé défendre de justes revendications.

Au Transwaal, neuf fonctionnaires, militants respectés des organisations ouvrières, ont été exilés, *manu militari*, et transportés de force en Angleterre ! Ce sont là des exemples que peuvent employer les gouvernements contre les organisations ouvrières.

Toutefois, malgré la mauvaise volonté et la brutalité des gouvernements rétrogrades, il sera impossible de résister toujours au mouvement d'union internationale des travailleurs. L'immense grève générale des mineurs anglais a révélé quelle puissance d'ébranlement économique et social réside sous cette forme de résistance passive. Et, ce qui est plus remarquable encore, c'est la convention qui se prépare entre les Fédérations des mineurs, des transports maritimes et des cheminots anglais, coalition colossale, appelée déjà la Triplique Ouvrière, capable de suspendre, en cas de grève, toute la vie nationale.

(1) L'abominable conduite de l'Autriche, soutenue par l'Allemagne, contre la Serbie est une preuve nouvelle du danger que font courir à la paix les honteux et hypocrites procédés de la diplomatie, des hobereaux et des castes militaires. Elles ont fait acte de véritable banditisme ; elles n'ont pas hésité à déchaîner la guerre la plus horrible et à condamner l'Europe à la plus épouvantable catastrophe qui justifiera, dans l'avenir, l'énergique intervention du prolétariat en faveur d'un régime pacifique.

Cet événement, s'il devait un jour se produire, simultanément dans tous les pays, mettrait aux prises la puissance patronale et capitaliste, celle des gouvernements, et une fraction énorme du prolétariat international. D'incalculables conséquences sociales pourraient en résulter ; mais malgré les espérances des partisans de la Révolution violente, une grève de cette incommensurable étendue n'aboutirait pas à l'avènement d'une société nouvelle, elle pourrait seulement apporter des améliorations au prolétariat, elle provoquerait aussi d'irréremédiables catastrophes dont les prolétaires subiraient les premiers les cruelles atteintes aussi bien que le patronat, suivant les conditions dont il serait fait usage de cette force.

Mais avant que cette coalition générale devienne un jour réalité, de nombreuses crises pourront se produire. Fréquemment les travailleurs ont eu et n'auront d'autre alternative que la grève pour obtenir de meilleurs salaires, pour être moins assujettis à la vie de l'usine, pour s'opposer à l'exploitation des employeurs, eux-mêmes menacés par une cupide et inflexible concurrence.

L'extrême facilité avec laquelle les travailleurs usent du refus de concours, l'admirable résignation avec laquelle ils subissent les privations qu'il entraîne, les désastres que les grèves laissent derrière elles ont souvent démontré combien il serait désirable qu'une autorité quelconque, des personnalités désintéressées et impartiales pussent intervenir entre les belligérants et leur donner un judicieux conseil, et, par cette intervention, obtenir l'approbation et l'appui de l'opinion publique, condition de succès pour ceux dont la cause est juste et intéressante !

De pareilles interventions ont déjà eu lieu, elles ont mis fin heureusement à de graves conflits économiques. Tous ceux qui se trouvent mêlés par leur situation, par leurs fonctions ou par leur éducation à ces conflits, ont éprouvé souvent le désir de voir intervenir un arbitre autorisé pour mettre un terme à une lutte ruineuse pour tous.

Malheureusement, la lutte de classes qui prend un caractère de plus en plus aigu, la volonté de combattre

quand même le patronat ne facilitent pas le recours à une telle solution pour terminer équitablement une grève de grande envergure.

Pour remplir cette mission difficile, Auguste Comte — et nous reconnaissons qu'il est une fois de plus dans la vérité, — fait intervenir ce qu'il appelle le « pouvoir spirituel », composé des penseurs, des philosophes, des hommes chargés de l'éducation du peuple, dont ils deviennent les associés et les conseillers. Ils sont préparés, pour cette fonction essentiellement morale, par une culture générale préalable et par le refus de toute participation au pouvoir temporel, à toute richesse matérielle.

Cette intervention du pouvoir spirituel, autrement dit des conseillers éclairés, désintéressés et respectés du prolétariat, deviendrait nécessaire pour régler la puissance de l'organisation ouvrière nationale et internationale, également susceptible, comme toutes les forces, de commettre des erreurs et des abus, il faut avoir la sincérité de le reconnaître.

N'avons-nous pas encore la preuve de la nécessité de l'union d'une grande force à une grande pensée, de l'union des prolétaires à un « pouvoir spirituel » dans cette tentative encore timide du monde enseignant, des instituteurs, des professeurs, de s'associer aux travailleurs organisés dans les Bourses du travail, pour les instruire, les guider en quelque sorte ?

Il y a dans cette alliance, tout à fait spontanée sans attribution bien définie encore, et qui, a déjà soulevé quelque controverse, un acheminement vers la conception d'Aug. Comte, spontanément pressentie par les prolétaires et que l'avenir systématisera sous l'influence des nécessités de la vie sociale et économique (1).

* * *

La Fête de la Providence générale, que nous célébrons aujourd'hui, indique l'importance que notre Maître atta-

(1) Lire dans la *Vie ouvrière*, juillet et août 1913, les articles de Louzon sur les *Intellectuels*.

chait aux fonctions du prolétariat. Les travailleurs américains ont déjà, depuis un demi-siècle, organisé la Fête du travail ; ils l'ont instituée, d'une façon empirique, mais ils se sont inspirés spontanément de l'importance de la mission sociale que remplit le travailleur. Aujourd'hui, dans le monde entier, le 1^{er} Mai est devenu la fête du prolétariat, et si dans tous les pays elle n'a pas le même caractère, si en France elle se manifeste sous la forme de revendications plus ou moins révolutionnaires, nous avons la conviction qu'elle se célébrera finalement avec l'esprit et la destination que lui attribuent les positivistes.

Si le but poursuivi par les différentes écoles socialistes a des points de contact, si l'effort de tous tend à une rénovation sociale appelée à rendre l'Humanité plus heureuse, il faut reconnaître que les moyens pour atteindre ce but seront réalisables seulement dans les temps futurs, par une lente évolution, préparée par une éducation où la culture des bons sentiments et l'altruisme devront avoir la part prépondérante. Michelet, dans son beau livre *le Peuple*, a remarquablement démontré combien l'amour, la bienveillance étaient les facteurs nécessaires de toute transformation sociale.

« Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent « stériles, dit Anatole France dans un de ses livres. Le « cœur seul est capable de féconder nos rêves. Il verse la « vie dans tout ce qu'il aime. C'est par là seulement que les « semences du bien sont jetées sur le monde. La raison « seule n'a point tant de vertus » (1).

Mais si l'opinion générale est unanime à reconnaître que l'éducation doit préparer le terrain à une transformation sociale, les conditions de cette éducation, nous l'avons déjà dit, sont loin d'être semblables suivant qu'elles s'inspirent de telle ou telle doctrine.

Il ne suffit pas de proclamer la nécessité de la lutte de classes, d'exciter la haine, de réclamer la suppression de la propriété et du patronat, de prôner l'anti-patriotisme,

(1) *Les opinions de Jérôme Coignard*, par Anatole France.

de recommander le malthusianisme, de préconiser la conquête des pouvoirs publics et de confier à l'État la dispense du bonheur général comme base de l'éducation et comme solution définitive du problème social. La tâche est plus difficile qu'elle ne paraît.

L'éducation le plus susceptible de fournir aux deux sexes le moyen de bien remplir leur rôle social est celle qui les initiera aux principaux phénomènes de la vie individuelle et collective, par l'étude positive des diverses sciences et principalement par la sociologie et la morale. Cette éducation doit se compléter par l'analyse des phénomènes psychologiques qui jouent un rôle capital dans la formation des individus et des collectivités, dans la création, la conservation et la transmission de toutes les richesses sociales.

Dans tous les temps passés et à venir, le judicieux et équitable usage de la richesse et du pouvoir importe plus que leur possession. C'est le plus digne et le plus capable qui doit être chargé de cette fonction, et ce ne sont ni les orageuses discussions des droits, ni le parlementarisme appliqué dans toutes les circonstances de la vie économique et politique qui assureront les meilleurs choix.

Le fidèle accomplissement des devoirs assurera bien mieux le bon fonctionnement des organismes collectifs et la pratique de la justice sociale.

C'est donc par la culture constante, réfléchie des sentiments bienveillants que les hommes seront mieux disposés à agir pour autrui, à remplir leurs devoirs envers la Famille, la Patrie, l'Humanité; c'est par cette méthode d'éducation que se développeront les sentiments de solidarité professionnelle, nationale et internationale.

Le développement et le maintien des forces physiques, la formation et les progrès de l'intelligence exigent une culture continuelle par des exercices incessants, par une étude persévérante; il en est de même de notre caractère et de notre cœur, ils n'acquièrent d'amélioration et de perfectionnement que par une culture appropriée de

chaque jour et par un appel renouvelé à nos sentiments généreux et bons, nous rappelant toujours que nous devons combattre notre égoïsme et consacrer notre activité au bien général, faire prévaloir la sociabilité sur notre pressante personnalité.

C'est pour atteindre ce résultat qu'Auguste Comte a fondé la Religion de l'Humanité, destinée à cultiver les meilleurs sentiments de la nature humaine. Jamais, à aucune époque, les événements auront démontré avec plus d'évidence et de force la nécessité de combattre les bas instincts de l'homme et de développer en lui les sentiments les plus généreux et les plus nobles par la Religion de l'Humanité.

Cette méthode d'éducation, nous en avons la conviction, est supérieure à la méthode matérialiste qui néglige le rôle des sentiments pour n'envisager que l'impulsion vulgaires des intérêts matériels comme mobiles de l'action des hommes. Comment, avec une telle doctrine, provoquer les dévouements, l'altruisme, la bonté des forts envers les faibles ?

Dans tous les milieux, dans toutes les circonstances de la vie civile, politique, militaire, on peut vérifier que la fameuse culture intellectuelle n'empêche pas les individus ni les collectivités de commettre des actes de honteux égoïsme et les pires abominations lorsque la valeur morale fait défaut et n'inspire pas la conduite privée et publique.

Il n'est pas téméraire de prévoir, devant la légitime impatience de ceux qui souffrent, victimes des abus des capitalistes impitoyables et des iniquités commises par les régimes politiques, que des expériences soient tentées sous la forme révolutionnaire pour transformer l'état social. Elles seront désastreuses ; mais elles ne résoudreont pas le problème. L'amélioration, la rénovation, plutôt, ne se réalisera que par des étapes successives, au fur et à mesure du progrès moral et de la civilisation.

Le savant, au puissant cerveau, dans le silence de son cabinet, se livre à de profondes méditations et scrute la

nature pour enrichir le domaine de la science ; le physicien, le chimiste, s'appliquent dans leur laboratoire à faire des découvertes nouvelles pour augmenter le bien-être de la société ; le patient biologiste, après de longues observations et de prudentes expériences, met un frein aux ravages des maladies qui ont désolé les générations passées. Si tous ces bienfaiteurs de l'Humanité peuvent travailler en pleine sécurité d'esprit, c'est parce que le rude laboureur, dès l'aube jusqu'au soir, a tracé et fécondé les sillons où poussera le blé qui les nourrit.

Si l'artiste qui fait vivre le marbre sous des formes sublimes, si le poète fait chanter la nature et vibrer nos cœurs, si l'ingénieur peut concevoir et construire ces puissantes machines, c'est parce que les prolétaires des villes et des champs acceptent pour leurs épaules les plus lourdes, les plus rudes nécessités du travail manuel. La société doit donc au prolétaire sa reconnaissance, car l'utilité de son labeur lui donne le droit d'avoir une part de cette science, de cet art, de ces richesses.

Rendons hommage aux savants, aux inventeurs, aux philosophes qui contribuent à l'augmentation du capital social ; mais il est aussi de leur devoir de ne pas oublier la situation précaire du monde ouvrier ; ils doivent, par leurs travaux, provoquer le concours des différentes classes de la société pour assurer la libération des travailleurs des conditions pénibles dans lesquelles ils se débattent. Et nous, positivistes, restons fidèles à la doctrine de notre Maître, inspirons-nous des enseignements qu'il nous a laissés pour travailler à l'incorporation du prolétariat, pour mieux aimer et mieux servir l'Humanité.



